TANGUY VIEL

PARIS-BREST

Mdouble

Extrait de la publication

PARIS-BREST

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

LE BLACK NOTE, *roman*, 1998
CINÉMA, *roman*, 1999
L'ABSOLUE PERFECTION DU CRIME, *roman*, 2001, ("double", n° 36)
INSOUPÇONNABLE, *roman*, 2006, ("double", n° 59)
PARIS-BREST, *roman*, 2009
LA DISPARITION DE JIM SULLIVAN, *roman*, 2013

Extrait de la publication

TANGUY VIEL

PARIS-BREST

LES ÉDITIONS DE MINUIT

Extrait de la publication

© 2009/2013 by Les Éditions de Minuit
www.leseditionsdeminuit.fr

Extrait de la publication

I

AVEC VUE SUR LA RADE

Extrait de la publication

Extrait de la publication

1

Il paraît, après la guerre, tandis que Brest était en ruines, qu'un architecte audacieux proposa, tant qu'à reconstruire, que tous les habitants puissent voir la mer : on aurait construit la ville en hémicycle, augmenté la hauteur des immeubles, avancé la ville au rebord de ses plages. En quelque sorte on aurait tout réinventé. On aurait tout réinventé, oui, s'il n'y avait pas eu quelques riches grincheux voulant récupérer leur bien, ou non pas leur bien puisque la ville était de cendres, mais l'emplacement de leur bien. Alors à Brest, comme à Lorient, comme à Saint-Nazaire, on n'a rien réinventé du tout, seulement empilé des pierres sur des ruines enfouies. Quand on arrive à Brest, ce qu'on voit c'est la ville un peu blanche en arrière-fond du port, un peu lumineuse aussi, mais plate, cubique et aplatie,

Extrait de la publication

tranchée comme une pyramide aztèque par un coup de faux horizontal. Voilà la ville qu'on dit avec quelques autres la plus affreuse de France, à cause de cette reconstruction malhabile qui fait des courants d'air dans les rues, à cause d'une vocation balnéaire ratée (complètement ratée même, puisque la seule plage de la ville au fond de la rade se trouve là abandonnée, en contrebas de la quatre-voies tumultueuse qui désengorge la ville), à cause de la pluie souvent, de la pluie persistante que ne savent compenser les grandes lumières du ciel, de sorte que Brest ressemble au cerveau d'un marin, détaché du monde comme une presqu'île. Oui comme une presqu'île, me disait le fils Kermeur, et si tu restes ici tu finiras pareil, tu finiras comme ta grand-mère.

Assis en face d'elle dans le bus qui nous ramenait en ville, je me souviens, comme je pouvais lire sur sa peau la fatigue qui sillonnait son visage, elle, les yeux fixes sur dehors et la mer sous nos pieds tandis que le bus s'embarquait sur la rade, sur le pont au-dessus de la rade, elle comme à chaque fois au retour des promenades, elle posait son index sur la vitre et me disait, regarde. Alors je fixais au loin les fenêtres de chez elle, là-haut sur le boulevard qui dominait le port, les cinq grandes fenêtres de son nouvel appartement, son nouvel appartement avec vue sur la rade, ne manquait-elle

Extrait de la publication

jamais de préciser, cent soixante mètres carrés avec vue sur la rade, répétait-elle comme si c'était un seul mot, une seule expression qu'elle avait prononcée des milliers de fois, laissant glisser dessous toutes les images qui allaient avec, c'est-à-dire la mer bleue de la rade, les lunatiques teintes de l'eau, les silencieuses marées d'août, les reflets de la roche et les heures grises de l'hiver, c'est-à-dire la transformation incessante de l'humeur maritime. Et déjà je savais qu'à peine descendu du bus je lui donnerais le bras sur le trottoir, puis qu'elle insisterait pour qu'on aille dîner ensemble dans son restaurant préféré, allons, disait-elle, tu peux bien venir au Cercle Marin avec moi et puis tu me raccompagneras, tu n'auras pas beaucoup de chemin à faire. Et c'était vrai, que je n'aurais pas beaucoup de chemin à faire, puisque j'habitais en dessous de chez elle. Et au fond de moi je ne me disais qu'une chose : que je l'avais bien cherché.

Oui tu l'as bien cherché, me disait le fils Kermeur, il ne fallait pas venir vivre en dessous de chez elle, il ne fallait pas accepter ce marché inacceptable mais toi évidemment tu l'as accepté, toi tu as été assez bête pour accepter ça, m'assenait-il quand il débarquait chez moi le soir, vers 21 h 00, réglé comme une horloge. On quittait le Cercle Marin à 20 h 40, ma grand-mère remontait chez elle à 20 h 50

Extrait de la publication

et j'étais sûr qu'à 21 h 00 il sonnerait, le fils Kermeur, une bouteille de vin à la main, une cigarette dans l'autre, toujours prêt à me taper sur l'épaule, sur l'épaule de mon vieil ami, disait-il. Parce que, d'une certaine manière, c'est vrai, le fils Kermeur était un vieil ami. Et en même temps qu'il me resservait un verre comme s'il était chez lui, il s'en resservait un lui aussi et le buvait d'un trait, puis s'appuyait au radiateur sous la fenêtre, dehors la nuit contredite par la clarté des réverbères, la brume orange qui contrôlait la ville, et le presque silence qu'il interrompait du bruit sec de son verre sur l'évier. Puis il regardait la mouette posée là sur le rebord du balconnet et lui disait en même temps, un peu soûl comme il était à cette heure avancée du soir, il lui disait : « toi aussi tu voudrais dîner avec la vieille dame, hein ? » sur ce ton doucereux et ironique par lequel il parlait à la mouette et se faisait rire tout seul.

Mais où donc avait-il été chercher une expression pareille et si cristalline en même temps, si efficace que je ne pouvais plus jamais faire comme si je ne l'avais pas entendue, la vieille dame. Et d'une certaine manière il avait gagné : pour moi aussi ma grand-mère était devenue « la vieille dame », à mesure que j'allais avec elle dans la ville en promenade régulière, de l'église au cimetière et à la pâtis-

Extrait de la publication

serie, oui promenade, ainsi qu'elle qualifiait les après-midi passés à visiter les tombes, à épousseter les pierres, et que pendant tout le temps où j'ai habité à Brest en dessous de chez elle, il a fallu que je l'accompagne au cimetière toutes les semaines, elle et madame Kermeur, parce que quelquefois, oui, elle emmenait sa femme de ménage avec elle au cimetière.

Et tu n'en as pas marre, reprenait le fils Kermeur, d'aller bouffer tous les jours dans son restaurant de marins ?

Mais c'est à peine si on peut appeler ça un restaurant, le Cercle Marin, plutôt une sorte de club dans lequel il faut justifier de son appartenance à la Marine pour y venir déjeuner, ce qui veut dire quand même que tout le monde ou presque peut y accéder : qui n'aurait à Brest, par alliance ou par cousinage, une relation avec un marin ? Alors elle qui était veuve d'un officier de marine, elle venait là tous les jours, dans cet endroit huppé, croyait-elle, à cause des quinze marches qui menaient au perron, à cause des grands drapeaux français dressés comme des symboles républicains, à cause de la mainmise sur les lieux par les officiers haut gradés, leur marmaille innombrable, leur allure d'échalas sec et droit.

Je sais de quoi je parle. J'y ai été moi aussi des milliers de fois, l'accompagnant à midi

comme le soir, saluant sans le vouloir les maigres figures des officiers qui mangeaient là, dans leur sanctuaire vitré. On dirait que dans la Marine, on les recrute selon le format de leur squelette, ou bien qu'un certain type d'exercices physiques, ou bien un certain régime alimentaire, a fini par sculpter leur corps de cette même taille longiligne et curieusement aviaire, oui c'est ça, ils ressemblent, c'est exactement ça, à des oies, à des dindons ou à des canes, et les enfants par dizaines, car on fait beaucoup d'enfants dans la Marine, font autant de petits canetons franchissant, le cul toujours un peu en arrière, la lourde porte de verre fumé.

Et c'était comme son cocon à elle, cet endroit, où il n'y avait plus à craindre la moindre poussière du dehors, où on se retrouvait entre gens du même monde, avec les mêmes vêtements et les mêmes idées politiques, garantissant à chacun la douceur du prochain, de ce genre de prochain qu'aucun d'entre eux ne peine à aimer comme lui-même, puisque c'est le même. Habillés tous pareil, coiffés tous pareil, déjeunant tous pareil au Cercle Marin, les hommes aux cheveux rasés sur la nuque et les femmes affublées d'un serre-tête composent un peuple fantasque, irruption d'un passé qui n'a sûrement jamais existé mais qu'ils sont certains de représenter et de transmettre encore, une sorte de France anti-

Extrait de la publication

que et royaliste, et comme encore secouée par l'affaire Dreyfus.

C'est que dans France, me disait le fils Kermeur, dans France il y a rance. Et il se faisait rire tout seul.

Mais je n'ai pas eu le choix, lui disais-je, ma mère ne m'a pas laissé le choix, c'était ça ou le Sud, et qu'est-ce que tu aurais fait à ma place, la même chose que moi bien sûr, tout sauf le Sud. Et j'entendais la voix de ma mère me répétant quelques mois plus tôt : ou bien tu vas habiter chez ta grand-mère, ou bien tu pars avec nous dans le Sud, tu m'as bien entendue, c'est ça ou tu pars avec nous dans le sud de la France. Et les yeux au plafond, ma mère joignait les mains comme une madone italienne implorant un dieu caché à l'intérieur d'elle-même, pour répéter inlassablement que ce n'était pas possible, que mon dieu, mais qu'est-ce que j'ai fait au ciel, qu'est-ce que j'ai fait au ciel pour devoir partir là-bas, dans la région la plus moche de France, se lamentait ma mère.

C'est vrai que c'est assez moche, le Languedoc-Roussillon. Moi-même je n'y ai jamais habité mais je n'aime pas cette région. Ne me parlez pas de sa garrigue, de ses taureaux ni de ses flamants roses, ne me parlez pas des vieilles pierres de Montpellier ni du mistral sous le pont du Gard, je suis trop d'accord avec ma mère et je compatis volontiers avec

qui habite le Languedoc-Roussillon, a fortiori qui y habite contre son gré. Or ma mère y a habité contre son gré.

Alors elle aurait voulu que j'y habite moi aussi, c'est-à-dire que je parte avec elle dans le Sud pour qu'on vive l'exil en famille et qu'on souffre en famille, selon son mot à elle, exil, à cause des problèmes de mon père qui les avaient obligés à quitter la Bretagne, les gros problèmes que j'aurai l'occasion d'évoquer. Mais partir avec eux, je ne l'ai pas fait. Moi j'ai échappé à l'exil, disais-je au fils Kermeur, parce que j'avais déjà dix-sept ans et que j'étais tout à fait capable de me prendre en charge et donc de rester à Brest sans mes parents.

Ma mère n'a jamais partagé cette opinion de moi sur moi mais ma chance ce fut qu'au même moment ma grand-mère a insisté pour que je reste auprès d'elle, que puisque je voulais rester il suffisait que j'habite en dessous de chez elle, que tout ça tombait très bien puisque maintenant elle avait de la place, trop de place pour une personne seule, dans son nouvel appartement, son trop grand appartement, disait-elle, avec vue sur la rade. Alors à cette condition que tu habites chez ta grand-mère, oui tu peux rester à Brest, avait fini par dire ma mère, la mort dans l'âme.

Si au moins d'habiter là-bas ça pouvait calmer ses crises, disait le fils Kermeur.

Là-dessus il ne faut pas rêver, répondais-je, les crises de ma mère sont le fruit d'une angoisse de fond. La seule chose à faire, disent les médecins, c'est de se mettre un sac plastique sur la tête et de respirer dedans, c'est la seule chose à faire pour la calmer.

De la comédie, oui, voilà ce que c'est, les crises de ta mère.

Et tandis que je buvais le vin que le fils Kermeur me servait, assis là à le regarder s'agiter et parler plus que moi, je continuais d'entendre sous mon crâne cette improbable conversation de lui et de ma mère, inacceptable, disait l'un, c'est un marché inacceptable, et la voix de ma mère qui venait s'y superposer : et je te rappelle aussi que tu n'es pas majeur, que nous sommes responsables de toi devant la loi.

Devant la loi, entendais-je encore en mettant la musique forte pour ne pas subir les pas de ma grand-mère sur le parquet au-dessus quand elle se relevait machinalement, quotidiennement, pour avaler ses somnifères puis qu'elle se recouchait, et qu'enfin, elle s'endormait.

Mais écoute ça, disais-je au fils Kermeur, je suis obligé de mettre de la musique tout le temps pour me concentrer mais si je mets de la musique, bien sûr, je ne peux pas me concentrer, je ne peux même pas lire.

Tant que tu resteras ici, disait-il, dans une ville pluvieuse et à l'écart du monde, tant que

Extrait de la publication

tu resteras ici tu n'arriveras à rien. Et regardant sans y croire les étagères de livres qui couraient sur les murs, il reprenait : tu aurais mieux fait de faire comme ton frère, tu aurais mieux fait de faire du foot.

Mais à ça je ne répondais pas, dès lors que je n'en avais pas vraiment, de réponse, assis là à ne rien faire dans l'espace de ma chambre, dans les seize mètres carrés de mon studio, soit dix fois moins que chez ta grand-mère, disait Kermeur, et c'est bien normal, puisque tu es dix fois moins riche. Et ça le faisait rire, non pas que moi je sois pauvre mais que ma grand-mère soit riche.

Non, disait-il, ce n'est pas que ta grand-mère soit riche qui me fait rire, c'est comment elle est devenue riche, ça oui, ça me fait rire.

Et en même temps il se resservait un verre, se rallumait une cigarette et quelquefois, même, il s'allongeait sur mon lit. Il était comme ça, le fils Kermeur, un peu chez lui. Et c'était vrai aussi que c'était un peu chez lui, depuis tant d'années que sa mère travaillait au-dessus, disait-il, et maintenant au service de ta grand-mère, continuait-il.

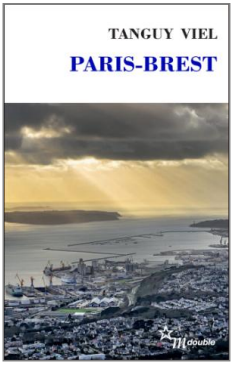
Mais si on m'avait dit qu'un jour ta grand-mère habiterait ici, si on m'avait dit qu'un jour ma mère ferait le ménage chez ta grand-mère.

Et toujours entre nous il y avait un silence.

Extrait de la publication

Dépôt légal : mars 2013

Extrait de la publication



Cette édition électronique du livre
Paris-Brest de Tanguy Viel
a été réalisée le 24 janvier 2013
par les Éditions de Minuit
à partir de l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782707322975).

© 2013 by LES ÉDITIONS DE MINUIT
pour la présente édition électronique.
Couverture : © Laurent Nevo.
www.leseditionsdeminuit.fr
ISBN : 9782707326775

Extrait de la publication